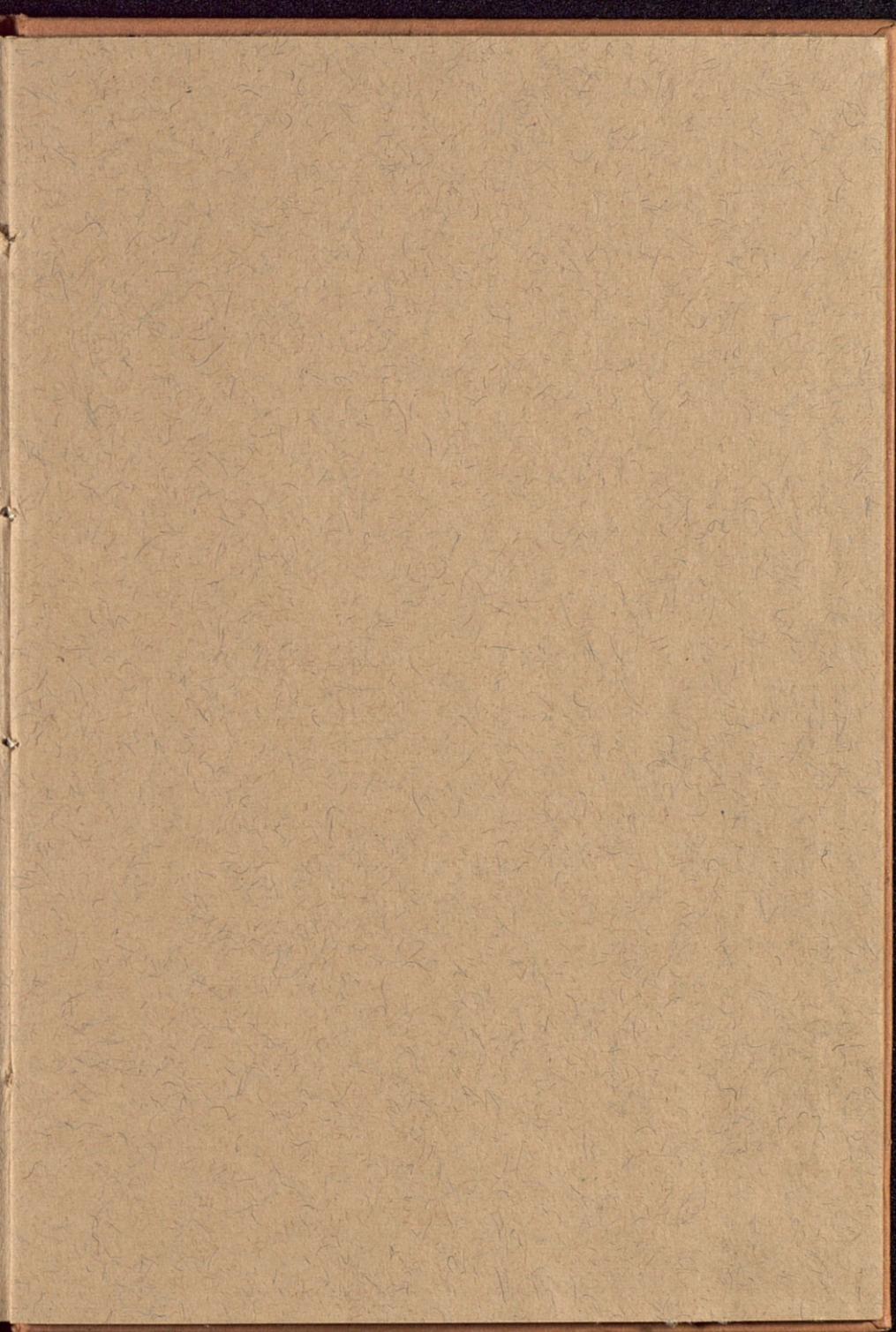


LE COLLEGIUM

DE CONSCIENTIA

SOCIETATIS



LÉON TROCLET

Le Catéchisme du Conscrit Socialiste

(4^{me} édition revue et considérablement augmentée)

Dédiée aux Jeunes Gardes
Socialistes

SUPPRESSION DES ARMÉES.

A titre transitoire : Organisation de la nation
armée (art. 10 du programme du Parti Ouvrier).

PRÉFACE du compagnon ULTOR

Auteur du pamphlet : LA REVANCHE DE LA CRAPULE

Prix : 10 centimes

LE CENT : 6 FRANCS ; FRANCO : 6 FR. 50 CENT.

LIÈGE

L'IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, M. THONE, GÉRANT
13, Rue Saint-Jean-Baptiste, 13

1897

THE CONSTITUTION
OF THE
SOCIALIST
PARTY

Adopted at the National Conference
held at New York, N. Y.,
October 10, 1903

THE NATIONAL CONFERENCE
OF THE SOCIALIST PARTY
OF AMERICA
Held at New York, N. Y.,
October 10, 1903

Part 10 continues
THE CONSTITUTION OF THE SOCIALIST PARTY

1903
THE NATIONAL CONFERENCE OF THE SOCIALIST PARTY
OF AMERICA
NEW YORK, N. Y.

LÉON TROCLET

Le Catéchisme du Conscrit Socialiste

(4^{me} édition revue et considérablement augmentée)

Dédiée aux Jeunes Gardes
Socialistes

SUPPRESSION DES ARMÉES.

A titre transitoire : Organisation de la nation
armée (art. 10 du programme du Parti Ouvrier).

PRÉFACE du compagnon ULTOR

Auteur du pamphlet : LA REVANCHE DE LA CRAPULE

Prix : 10 centimes

LE CENT : 6 FRANCS ; FRANCO : 6 FR. 50 CENT.

S'ADRESSER A

L'IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, M. THONE, GÉRANT
13, Rue Saint-Jean-Baptiste, 13, Liège

1897

LES OUTILS CONTRE LES ARMES

Au citoyen DOMELA NIEUWENHUIS

A La Haye (Hollande)

Aux grands jours, conscrits, du courage ;
Soyons fiers, soyons pleins d'ardeur,
Il faut savoir vivre notre âge :
Montrons que nous avons du cœur !
Contre les obus, les fusils,
Protestons avec énergie !
En avant ! Vivent les outils !

Exécrons ces mangeurs de vies,
Brisons tous les engins de mort.
Assez de vols, de sang, d'orgies,
Détruisons les droits du plus fort ;
Forgerons, ne forgez plus d'armes,
Mouleurs, refondez les canons,
Sus aux instruments de vacarmes !
Place aux outils pour les moissons !

Pourquoi nous apprendre à nous battre ?
Et nous faire tous assassins ?
Nous voulons bien, un jour combattre,
Mais c'est contre tous les coquins ;
Oui, gredins de la bourgeoisie,
Qui détenez le capital,
Le peuple hait la tyrannie !
Gare au coup de pilon final !

REFRAIN

Arrière pour toujours la guerre et ses mitrailles !
Sous le rouge soleil de notre égalité !
Travaillons en commun la terre et ses entrailles,
Car l'Outil triomphant, c'est la Fraternité !

L. T.

Liège, le 6 janvier 1896.

PRÉFACE

Il est par toute l'Europe des messieurs âgés, sages, bien pensants et pansus, gras et grasseyés, qui s'occupent avec une congruente philanthropie de paix, de désarmement, d'arbitrage. Ces messieurs sont diplomates, économistes conformes, ministres. Ils se réunissent en congrès, une fois par an, dans celle des grandes villes européennes que la majorité connaît le moins et désirerait voir à bon prix. Là, on se complimente, on se congratule, on se félicite de vivre encore, on écoute et on débite de longs discours en trois points et en plusieurs langues : on fait quelques excursions, on assiste à quelques banquets et on se sépare après un dernier hurrah à la patrie — jusqu'au prochain Congrès. Ces messieurs onctueux et Jules Simoneux s'intitulent : Ligue de la paix ou d'un vocable similaire. Chaque congrès ajoute de nouvelles décorations à leurs anciennes et ils ont par dessus le marché la conscience du devoir accompli.

Ah ! ce qu'ils se fichent de la guerre au fond, et des pauvres diables qu'on y massacre ou qu'on y ruine, ces repus ! Et comme ils savent bien que leurs lucratives démonstrations ne riment à rien — et comme ils seraient embêtés de ne plus avoir les armées permanentes pour protéger leurs rentes et pour leur permettre d'asseoir au milieu des galons les derrières de leurs précieux rejets !

Ces gens savent que ce qu'ils font est inutile et si même il en est un ou l'autre dont la philanthropie a quelque sincérité, elle n'a certes pas de bases plus sérieuses qu'un gagaïsme de vieillard douillet qui se résume souvent à une excessive et risible sensibilité de la fibre lacrymatoire.

Ah ! comme est différent l'antimilitarisme de mon ami Troclet ! Celui-là au moins sait qu'il ne sert de rien de s'adresser aux gouvernements qui ne vivent que de la guerre ou de la peur de la guerre pour obtenir — par un décret sur bon parchemin — l'abolition des massacres chroniques !

Troclet s'adresse à ceux que la chose touche avant tout, à ceux dont les membres joncheront un jour les champs de bataille, à ceux qu'on encaserne comme du bétail, et qu'on conduit à la mort au son des trompettes et des clairons après les avoir enivrés de poudre et d'alcool et leur avoir farci la cervelle de toutes les stupidités patriotardes. Troclet va à ceux que la patrie fait crever de misère, à ceux qu'elle fait besogner nuit et jour pour sustenter l'inutile vie des parasites, à ceux que d'un geste tragique elle envoie au massacre — au gré de quelques spéculateurs — à ceux que la patrie forcera un jour à tirer sur leurs frères, leur père, leur mère, lorsque la misère les tordra trop fort et qu'ils élèveront leur menaçante voix pour réclamer la justice et le droit de vivre.

Ceux-là sont les seuls intéressés. Troclet le sait et c'est à eux qu'il crie : Bas les armes, bas les armes! Ne vous faites pas assassins par obéissance aux parasites que vous entretenez!

Et comme la voix de Troclet risque fort d'être écoutée par ses frères de misère et comme ses cris vigoureux sonnent autrement que le vieux fausset des gagas de la Ligue pour la paix, en guise de décoration, on lui attache un numéro d'ordre à la boutonnière, on lui délivre généreusement quelques mois de prison.

7 Janvier 1896.

*
* *

Pour la seconde édition

Depuis que parut la 1^{re} édition de cette brochure, deux jurés complaisants ont ajouté 5 mois de prison à cinq autres mois que Troclet subira bientôt de par la générosité des bourgeois apeurés de la Cour d'assises du Brabant.

Et c'est ainsi que va notre beau monde!

Lorsqu'un ouvrier obligé dès l'enfance à trimer pour vivre parvient, à force d'intelligence et de volonté, à s'instruire, lorsqu'il se sent la force de penser, d'écrire et stigmatiser à haute et rude voix les hontes et les ignominies dont le règne universel l'exaspère, toutes les geôles s'ouvrent devant lui et il expire dans la solitude qui abêtit, avec le pain et l'eau comme nourriture pour amollir ses muscles, le crime d'avoir voulu ouvrir les intellects obscurs de ses frères d'esclavage. — On laisse s'étioler dans la stupide cellule l'apôtre de la paix et de la bonté, car c'est un crime de dire : ne tirez pas!

Et cependant à Madagascar, au Transvaal, en Abyssinie, à Cuba, à Coa on massacre, au nom de la patrie, des peuplades laborieuses et paisibles pour leur voler leurs terres et leurs biens; les civilisés n'ont que des cartouches perfectionnées à offrir aux pauvres frères dont l'infériorité consiste à ne pas connaître le maniement des armes nouvelles!

Ah! Troclet! et vous tous apôtres de l'humanité, la revanche viendra, la revanche de la crapule généreuse! Et il faut un peu de courage pour souffrir. Voici le 10^e anniversaire de la pendaison des socialistes de Varsovie. Aux jours des persécutions pensons à eux, pour que le courage ne nous défaille pas, pensons à nos martyrs!

Février 1896.

ULTOR.

LE CATÉCHISME

DU

CONSCRIT SOCIALISTE

Le tirage au sort

M. PIERRARD, *secrétaire communal*. — Quel âge as-tu ?

Jean DUPONT, *conscriit, ouvrier de fabrique*. — J'aurai bientôt vingt ans.

DEMANDE. — Veux-tu passer à la toise ? Est-ce que tu es content d'être conscrit ?

RÉPONSE. — Oui et non.

D. — Comment cela ?

R. — Oui, parce qu'à vingt ans on devient véritablement un homme ; non, parce que je n'approuve pas le tirage au sort.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'il est injuste que ce soit le hasard qui désigne ceux qui doivent être soldats.

Le remplacement

D. — Que penses-tu du remplacement ?

R. — Je pense que c'est révoltant de voir des fils de richards qui peuvent, avec 1600 francs, se faire remplacer par des enfants de pauvres.

D. — 1600 francs, mais c'est beaucoup d'argent cela et le remplaçant, qui est un pauvre, en profite ; que réponds-tu ?

R. — Je réponds que 1600 francs ce n'est rien pour un bourgeois qui en vole tant de toutes les façons, soit en baissant constamment les salaires de

L'ouvrier, soit en vendant à faux poids, soit en jouant à la Bourse ou par d'autres moyens qui ne valent pas mieux. Quant à celui qui s'engage comme remplaçant, je suis convaincu qu'il ne le fait que par obligation. Ah ! oui, si le travail était mieux organisé et mieux payé, on n'en verrait bientôt plus de volontaires avec primes, car la liberté et la vie en famille valent plus de 1600 francs !

D. — Pourquoi t'emporter ainsi ?

R. — C'est que je me souviens avoir entendu dire que Léopold II, roi des Belges, voulait conquérir le Congo pour abolir la traite des noirs et je m'aperçois qu'il permet à son gouvernement de pratiquer en Belgique la traite des blancs, en se faisant marchand d'hommes !

Le service personnel

D. — Que veux-tu ? Est-ce le service personnel ?

R. — Non.

D. — Pourquoi.

R. — Parce que le service personnel serait encore une aggravation du militarisme, cette plaie de notre siècle.

D. — Comment cela ?

R. — Mais oui, puisque l'idée du service personnel entraîne avec elle la réalisation du : *Tout le monde sac au dos !* si cher aux chauvins de tous les pays. Pour donner un simple aperçu de l'augmentation des dépenses qui résulterait de ce régime, il suffit de rappeler qu'en Allemagne et en France, pays de service personnel, le budget de la guerre coûte à chaque habitant 20 fr. et 25 fr. par an, tandis qu'en Belgique nous ne payons que 9 fr. par tête et en Suisse, où fonctionne la nation armée, les habitants en sont quittes en versant seulement 4 fr. 10 annuellement.

D. — Ce serait cependant une belle chose de voir riches comme pauvres au régiment?

R. — C'est encore une bien plus belle chose de n'y voir personne. J'avoue que j'aime encore mieux le système actuel, qui, en Belgique, ne prend guère que le quart des conscrits. Et puis, cela m'avancera bien d'avoir des riches pour me moucharder constamment à la caserne comme ils me moucharderont certainement en temps de grève lorsque l'armée sera en présence des grévistes!

D. — N'y vois-tu pas encore d'autres inconvénients?

R. — Si. Par exemple, les soldats riches seraient toujours au mieux avec les gradés auxquels ils payeraient des bocks et des femmes; les soldats pauvres seraient toujours sacrifiés; pour quelques sous le riche ferait faire ses corvées au militaire pauvre, ce qui abaisserait encore le niveau moral et la dignité de celui-ci: Le pauvre serait à la fois un soldat-domestique obligatoire de l'Etat bourgeois, et,—obligé par les circonstances—serait tenté de devenir un plat valet, à genoux devant le soldat riche.

Du Volontariat

D. — Tu es donc partisan du volontariat?

R. — Encore moins, car le volontaire, de l'avis même des plus enragés militaristes, n'est souvent qu'un triste individu, propre à rien et prêt à tout.

Une armée de volontaires ne serait qu'une vile horde de gardes-chiourmes, dont la seule ligne de conduite consisterait à défendre ceux qui les payeraient le plus cher: en temps de guerre, ce serait une armée de lâches et de traîtres; en temps de paix, de paresseux, de débauchés et d'abrutis; en période de grève, de fusilleurs impitoyables.

De la Nation armée

D. — Tu réclames probablement la nation armée ?

R. — Oui, mais seulement à *titre transitoire*, car je suis pour l'abolition complète des armées, et, pour dire vrai, tout ce qui touche de près au militarisme me révolte.

D. — Ne penses-tu pas que la Nation armée n'offrirait aucune garantie sérieuse pour la sécurité du sol national ?

R. — L'histoire nous démontre le contraire : c'est la nation armée qui sauva la France en 1792, de l'Europe coalisée; c'est la nation armée qui empêcha l'Espagne de passer sous le joug de Napoléon I^{er}, en 1813; c'est la levée en masse qui chassa en grande partie le terrible et sanguinaire Bonaparte de l'Allemagne en 1812-1813; c'est l'armement général du peuple qui a fondé la république des Etats-Unis, les républiques de la Bolivie, l'indépendance de la Grèce, de la Belgique, etc. L'année dernière encore, c'est la nation armée qui a chassé les Ghilustiers anglais de la république des Boers du Transvaal.

Antimilitarisme

D. — A ton avis, quelle doit être la conduite d'un élu ouvrier socialiste sur la question militaire ?

R. — Comme l'internationaliste Auguste Bebel au Parlement allemand : « *Pas un sou, pas un homme !* »

D. — Mais enfin, crois-tu réellement que l'armée ne sert absolument à rien ?

R. — Non, je ne crois pas qu'elle soit inutile, je dis plus, elle est foncièrement nuisible.

D. — Explique-moi cela ?

R. — Il y a actuellement plus de 4,000,000 d'hommes encasernés dans les bagnes militaires de l'Europe; il est facile de comprendre qu'il serait de beaucoup préférable que tous ces jeunes gens,

recrutés parmi les plus forts et les plus vigoureux, s'adonneraient, se consacraient tout entier à des études et à des travaux utiles eux hommes, plutôt que d'aller passer les plus belles années de leur vie à faire des singeries dans les casernes pour apprendre à tuer.

D. — Mais tu n'y penses donc pas, il y a déjà trop de bras inoccupés : Que ferais-tu de ces nouveaux travailleurs qui viendraient encore faire concurrence aux autres ?

R. — On appliquerait le programme du Parti Ouvrier qui demande la réduction de la journée de travail ; de cette façon il y aurait de la besogne pour tous. Un jour viendra où il en sera ainsi et nous nagerons au milieu d'une heureuse abondance.

Ecole de morale

D. — Est-ce que l'armée n'est pas une école de morale ?

R. — Elle est belle la morale ! D'abord y a-t-il quelque chose de plus immoral et de plus dégradant que cette obéissance passive et aveugle à une discipline de fer ? Une fois enrégimenté, le jeune homme ne pense plus et il n'a pas même le droit de penser. Les belles envolées audacieuses et naïves, quelquefois exubérantes mais toujours sincères et salutaires, de la jeunesse, vers le grand, le noble, le beau, le sublime et le vrai, tout cela disparaît pour faire place à un homme-machine ; oui, homme-machine, véritable automate que des galonnés font mouvoir à leur guise, comme des enfants s'amuseraient avec des pantins ou des polichinelles !

En un mot, l'absence d'initiative personnelle et le manque de liberté rendent le jeune homme craintif, abruti, stupide et lâche : Voilà l'armée, école de morale !

D. — Mais au moins, c'est l'école de l'honneur !

R. — Lorsqu'on est abruti par la discipline de fer du code militaire, il n'y a plus de place pour l'honneur, il n'en reste que pour la platitude et le vice.

N'a-t-on pas vu de tout temps et en tous lieux, les armées engendrer les passions les plus viles, les plus basses et les plus ignobles ; sans nous attarder à chacune d'entre elles et pour ne citer que deux exemples récents, souvenons-nous des actes de sodomisme consommés à Anvers en 1896 et à Châlons, en France il y a deux ou trois ans.

D. — Ne sont-ce pas là des faits isolés ?

R. — Non ; il y en a bien d'autres qui restent inconnus ; et d'ailleurs, ces faits scandaleux existeront aussi longtemps que de jeunes gens forts et vigoureux comme les soldats et les officiers, seront encasernés et privés de toute liberté et de la faculté de se livrer à un travail récréatif et de plus, n'ayant pas le droit ou les moyens de se procurer une compagnie.

En cas de grève

l'armée défend les riches contre les pauvres

D. — Est-ce que l'armée ne sert pas à maintenir l'ordre ?

R. — Oui, elle sert à maintenir ce que l'on est convenu d'appeler pompeusement « l'ordre », mais c'est le *désordre capitaliste* qu'il faudrait dire.

D. — Explique-toi ?

R. — Oui, le désordre capitaliste puisque rien n'est réglementé dans la production industrielle ou autre. La classe ouvrière est la première victime de cette production au hasard et elle voit constamment diminuer son seul moyen d'existence, le salaire : alors éclatent les conflits entre patrons et ouvriers ;

et, à ces douloureux moments, où les travailleurs réclament du pain pour leur famille, les gouvernants envoient l'armée sur les lieux de la grève pour défendre l'omnipotence et les privilèges des riches. *Il suffit de la frousse d'un maître de fabrique ou de la fantaisie d'un galonné pour que les soldats — des fils d'ouvriers — transpercent de leurs baïonnettes resplendissantes les estomacs creux des anciens camarades, et ce qui est pis, des frères, des pères et des mères !...* N'est-ce pas ignoblement barbare et ne pourrait-on pas dire que de pareils faits crient vengeance au peuple !

D. — Citez des exemples ?

R. — A Roux, près de Charleroi, en 1886, plus de 30 ouvriers belges furent atteints mortellement par des balles de fusils belges placés dans les mains de soldats belges et sous la protection du gouvernement catholique et capitaliste belge. En 1891, à Fourmies (France), le jour du Travail et de la Paix, c'est-à-dire le 1^{er} Mai, une douzaine de morts jonchèrent et rougirent le pavé de la ville ; parmi ces victimes il y avait des enfants et des jeunes filles ayant pour toute arme une branche de fleurs de mai à la main !... Les fusils Lebel, qui devaient mettre en déroute tous les Prussiens présents et futurs, avaient fait merveille ! Et les morts étaient des Français, les soldats qui les avaient tués étaient des Français, ceux qui avaient commandé le feu étaient des Français et le gouvernement républicain et capitaliste français les en récompensa. Que ceux qui ont un cœur d'homme et une saine raison en déduisent la morale logique !

D. — Est-ce qu'il y a encore d'autres exemples ?

R. — Oh ! mais oui ! Les grèves de St-Aubin, de la Ricamarie, de Decazeville, de Carmaux, du Borinage, de Quenast, de Charleroi, de Seraing, de Tilleur, de Borgerhout, etc., etc.

Et en Pologne, et à Cuba, et en Sicile, et au Congo, et en Arménie, et en Crète, et aux Indes, et ailleurs encore, les armées au service de la tyrannie monarchiste et capitaliste démontrent actuellement ce dont elles sont capables et coupables.

La Patrie

D. — Pourtant, il faut bien conserver une armée pour défendre la Patrie ?

R. — Assez de prétextes comme cela pour maintenir les armées permanentes ! Telle que l'entendent les gouvernants bourgeois, la Patrie n'est qu'une misérable fumisterie.

D. — Tu n'es donc pas patriote, toi ?

R. — Moi, je suis un sans-patrie.

D. — Comment cela ?

R. — C'est bien simple : Patrie signifie patrimoine ; moi, je n'ai pas de patrimoine puisque je ne possède rien ; par conséquent, je n'ai pas de patrie. Bien mieux ; mon père possédait, lui, dans son village, un petit patrimoine, c'est-à-dire une maisonnette et quelques terres. Un dimanche, des hommes, des *messieurs*, venus du chef-lieu du canton, lui ont tout vendu, même les meubles. C'est à partir de ce jour qu'il a été obligé de venir s'engager comme homme de peine dans la fabrique de M. Braconnier, à raison de 2 fr. 25 par jour. A cette époque j'avais 12 ans et j'étais l'aîné de six enfants, mais tant que je vivrai je n'oublierai jamais ce triste et néfaste jour. Oui, on est venu brutalement prendre à mes parents leur morceau de Patrie, et ceux qui sont venus n'étaient pas des Français, des Allemands ou autres qu'on nomme étrangers, mais les envahisseurs, les voleurs, étaient bel et bien des richards de notre pays, de notre patrie, de la Belgique.

D. — Quelle conséquence tires-tu de cette histoire ?

R. — Celle-ci : Pour moi, mes amis, mes compagnons, mes frères, ce sont les pauvres de partout, et mes ennemis ce sont les richards, les nobles, les prêtres, en un mot les détenteurs de la richesse sociale et tous les oppresseurs de conscience, en n'importe quel lieu ils se trouvent.

D. — Cependant il me semble que la Patrie existe quand même ?

R. — Non, les riches qui chantent et font chanter le patriotisme sur tous les tons s'en fichent comme de leur conscience, ce qui n'est pas peu dire. Pour eux, c'est l'endroit où les capitaux rapportent les plus gros dividendes.

Lorsqu'il y a quelques milliers de francs à rançonner en plus au-delà des frontières, c'est vite fait : sans souci des intérêts de la patrie, ils transportent leur industrie en France ; mais plus souvent en Espagne, en Allemagne, en Russie, etc. Et ce qu'il y a de plus curieux et de plus instructif pour la classe ouvrière, c'est de voir les gouvernements de ces pays mettre des soldats au service des capitalistes « étrangers » pour les défendre contre les travailleurs « nationaux ».

La Guerre

D. — Tu as peut-être raison, mais ne faut-il pas des soldats pour faire la guerre à l'occasion ?

R. — Pourquoi faire la guerre ? A quoi bon ? D'ailleurs, nous autres, socialistes, nous sommes résolument adversaires de la guerre, que nous considérons, avec les savants et les grands philosophes, comme la honte de l'Humanité.

D. — Que penses-tu de la guerre ?

R. — Pour moi la guerre c'est le crime en permanence, c'est le vol organisé, c'est la destruction et le ravage partout, c'est le viol des femmes et jeunes filles, c'est l'incendie, c'est le sang !

D. — Est-ce que la guerre n'est pas un mal nécessaire ?

R. — Il n'y a qu'un De Moltke, un Bismarck, un Bonaparte quelconque, un vulgaire Vandersmissen ou un général de cabinet comme Brialmont, pour oser lancer des paroles aussi odieuses et aussi outrageantes à la face de l'humanité !

D. — Pourquoi répète-t-on si souvent cette phrase alors ?

R. — Parce qu'il faut bien trouver des phrases à effet comme prétexte pour maintenir le régime des casernes, qui sert surtout à dresser des hommes au métier de protecteurs des capitalistes.

D. — N'y a-t-il pas d'autres raisons ?

R. — En tout cas, si elle est *nécessaire* à quelques-uns, ce n'est qu'à ceux qui vivent des légendes guerrières et qui se font un piedestal des cadavres des soldats. Elle n'a jamais été *nécessaire* qu'aux tyrans et aux despotes qui voulaient par tous les moyens arriver au pouvoir et se maintenir sur le pavois.

Quant aux guerres coloniales, elle ne sont *nécessaires* qu'aux trafiquants de la juiverie commerciale pour rançonner les indigènes en leur volant leur bien, leur patrie.

Contre la Guerre

D. — Alors tu conclus que les guerres sont toujours contraires aux intérêts de la classe ouvrière ?

R. — Oui, c'est même souvent un dérivatif à la question sociale; c'est pour les dirigeants de la bourgeoisie une véritable *soupe de sûreté*. Ainsi, il n'y

aurait rien d'étonnant que bientôt la classe bourgeoise ne proclame encore dans les faits, la guerre *nécessaire*, afin d'essayer de noyer, une fois de plus, le mouvement d'émancipation et d'affranchissement du prolétariat des deux mondes, dans le sang ouvrier ; c'est sa dernière branche de salut, mais qu'elle se hâte, car plus elle attendra, plus ce cruel et désespérant moyen lui échappera.

D. — Tu crois que si les puissances voulaient engager la lutte, que la guerre ne réussirait pas ; si seulement cela pouvait être vrai ! Mais alors, comment feriez-vous ?

R. — C'est bien simple. *Les ouvriers du monde entier n'auraient qu'à proclamer la grève générale.* Vous voyez d'ici l'embarras des bourgeois dirigeants mis en présence du Prolétariat universellement levé pour la paix, la défense et la conquête de ses droits. L'armée étant déjà en marche, loin des centres, le peuple travailleur pourrait s'emparer du pouvoir avec facilité et sans faire verser une seule goutte de sang, vu qu'il n'y aurait aucune résistance sérieuse.

Une fois installé au gouvernement, on rappellerait les troupes et, c'est au milieu des fleurs et des chants d'allégresse du monde entier, que l'Europe ouvrière proclamerait solennellement et définitivement le triomphe et le couronnement du Travail et de la Paix dans la vraie République, la République du Labour et du Labéur, la République sociale et universelle.

Le Devoir

D. — Et que comptes-tu faire, pour ta part, en faveur de la réalisation de cette belle, louable et pacificatrice tâche ?

R. — Rester sans cesse en contact et en communion d'idées avec les Jeunes Gardes socialistes et autres

Cercles antimilitaristes; être toujours un militant des groupes ouvriers et ne jamais manquer la moindre occasion de m'instruire et d'instruire mes camarades d'infortune, mes frères de misère et d'esclavage; employer tout mon temps et mes forces à combattre le dogme patriotique et tous les préjugés conduisant au stupide et vaniteux chauvinisme; *protester contre l'impôt du sang chaque fois que l'occasion s'en présentera* (1); affirmer constamment et bien haut mes sentiments de fraternité et de solidarité ouvrière, ainsi que mes convictions nettement internationalistes.

D. — Si tu es soldat, que feras-tu?

JEAN DUPONT, *conscrit, ouvrier de fabrique*. — Je ferai la même chose, mais avec plus de précaution et de prudence parce que ce serait idiot de se jeter dans la gueule du loup disciplinaire au service du capitalisme.

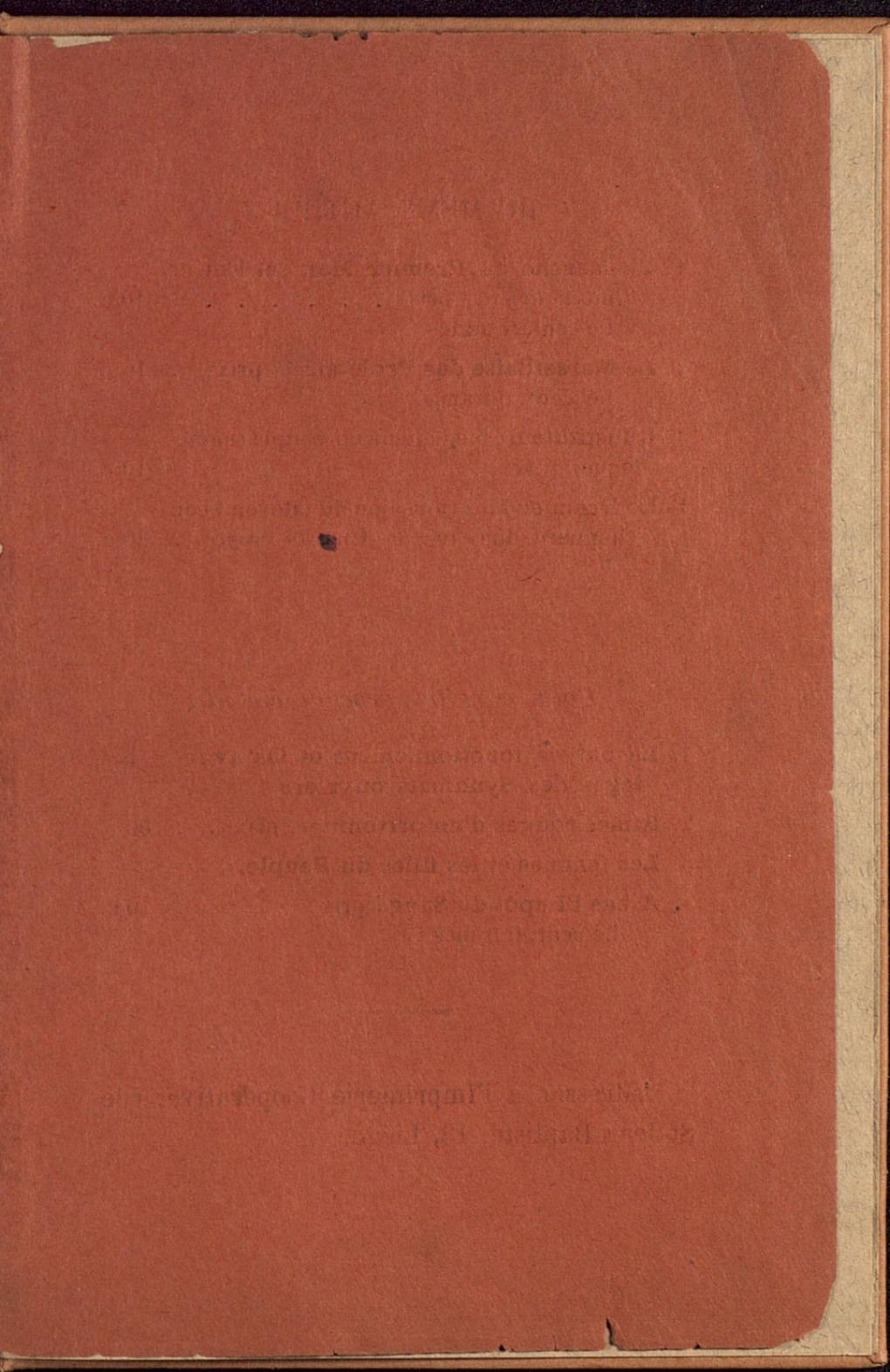
M. PIÉRRARD, *secrétaire communal*. — Eh bien! cher ami, tu peux dire maintenant que nous sommes d'accord; désormais je suis convaincu que, même affublé des oripeaux militaires, tu resteras un homme de cœur et que ta raison saura toujours discerner quels sont les actes qui s'accomodent le mieux avec les intérêts de la classe des prolétaires, des volés et des opprimés, à laquelle tu appartiens.

Qué tous les conscrits du monde entier suivent ton salutaire exemple!

Ainsi soit-il!

LÉON TROCLET.

(1) Une occasion solennelle de protester énergiquement contre l'impôt du sang se présentera bientôt. Comme le militarisme atteint la classe ouvrière toute entière, celle-ci doit se rendre en masse à la *manifestation antimilitariste* qui aura lieu à Bruxelles le 15 août prochain. Le 15 août 1897 sera une des dates les plus glorieuses qui auront marqué les étapes de l'émancipation du Proletariat!



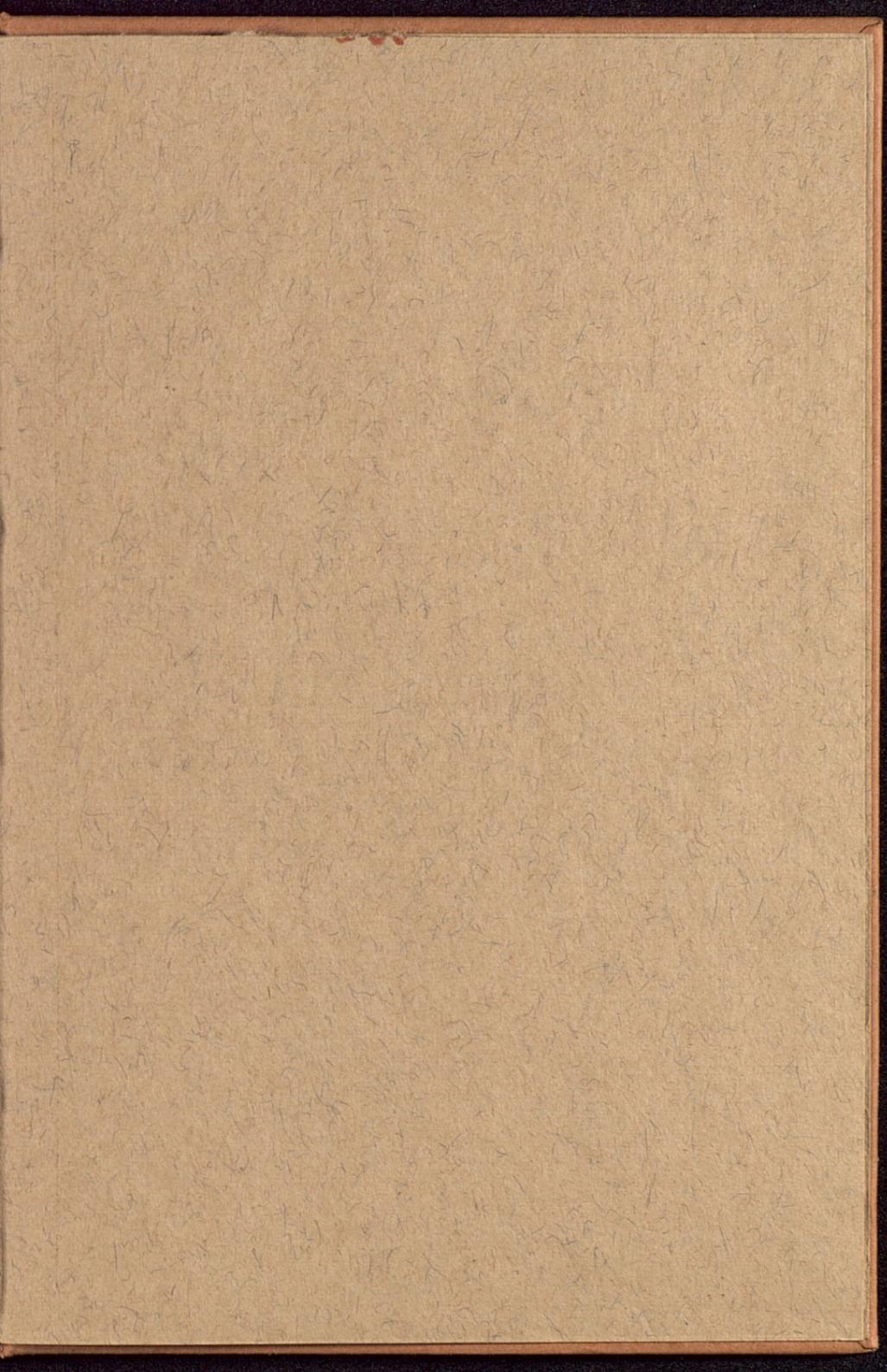
DU MÊME AUTEUR :

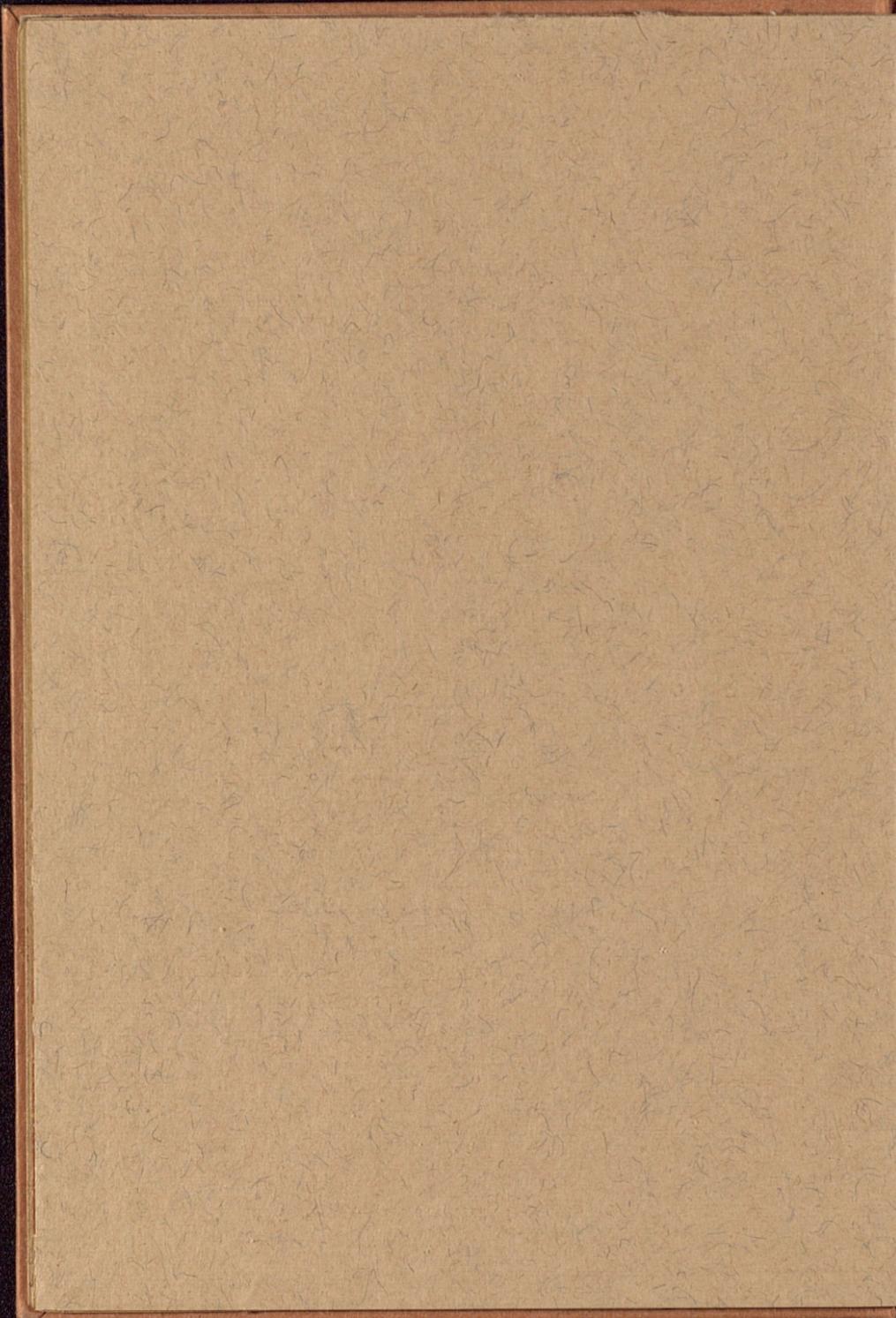
1. **La Marche du Premier Mai**, sur l'air de
l'Internationale, prix 10 c.
Le cent, 6 francs.
2. **La Marseillaise des Prolétaires**, prix . . 10 c.
Le cent, 6 francs.
3. **L'Instituteur**, bienfaiteur du peuple (mono-
logue), prix. 10 c.
4. **Le Premier Mai** (musique du citoyen Léon
Thonnard, du Cercle *les Amis du Progrès*) . 20 c.

Pour paraître prochainement :

1. **Le but, le fonctionnement et les avan-
tages des Syndicats ouvriers.**
2. **Rimes rouges d'un prisonnier**, prix . . 50 c.
3. **Les femmes et les filles du Peuple.**
4. **A bas l'Impôt du Sang !** prix. 10 c.
Le cent, 6 francs.

S'adresser à l'Imprimerie Coopérative, rue
St-Jean-Baptiste, 13, Liège.





LRO3A

CAT 06